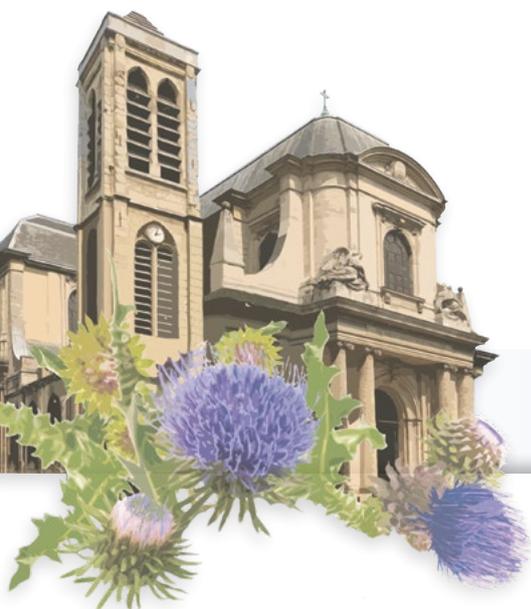


# LE CHARDONNET



“Tout ce qui est catholique est nôtre”

Louis Veillot



## Les martyrs de la Commune

**L**es autorités civiles s'apprêtent à fêter cette année, au mois de mai, le cent cinquantième anniversaire de la Commune de Paris. La Mairie a recensé plus de soixante événements commémoratifs, du 18 mars au 28 mai. Au nombre de ceux-ci, une exposition itinérante – intitulée « Nous, la Commune » – présente cinquante personnages en taille réelle, comme pour s'approprier les idées défendues par ces révolutionnaires qui prirent le pouvoir dans la ville, du 18 mars au 28 mai 1871.

Le contexte est celui de la fin de la Guerre franco-prussienne de 1870-1871, perdue le 2 septembre 1870 à Sedan, où l'empereur Napoléon III est fait prisonnier. Le 4 septembre 1870, la République est proclamée à Paris. Adolphe Thiers en sera le chef du pouvoir exécutif avant d'en devenir le premier président. La guerre continue jusqu'à l'armistice, signé le 28 janvier, après un siège qui a provoqué une terrible misère et décimé plusieurs milliers de Parisiens. Le 10 mars 1871, l'Assemblée nationale se transfère de Paris à Versailles parce qu'elle pressent l'éclosion d'un mouvement révolutionnaire. Par une loi du même jour, elle met fin au moratoire sur les effets de commerce, acculant à

la faillite des milliers d'artisans et de commerçants, et elle supprime la solde quotidienne d'un franc cinquante payée aux gardes nationaux.

La révolution éclate le 18 mars à la suite de la décision du gou-

vernement de retirer à la Garde nationale ses armes et ses canons. Le général Lecomte, envoyé à cet effet, est capturé par les insurgés et tué le lendemain, comme le général Clément Thomas. Un mouvement insurrectionnel improvisé assume alors le pouvoir dans la capitale



Mars 2021 : des Communards en carton à Montmartre

vernement de retirer à la Garde nationale ses armes et ses canons. Le général Lecomte, envoyé à cet effet, est capturé par les insurgés et tué le lendemain, comme le général Clément Thomas. Un mouvement insurrectionnel improvisé assume alors le pouvoir dans la capitale

ses intentions : « C'est la fin du vieux monde gouvernemental et clérical ». Le drapeau rouge est adopté le 28 mars et le calendrier républicain remis en vigueur (an 79 de la République). Par le décret du 2 avril la Commune déclare la séparation de l'Église et de l'État.

### SOMMAIRE

**PAGE 1** - Éditorial

par M. l'abbé Pierpaolo Petrucci

**PAGE 3** - La Commune de Paris

par Nicolas Chartier

**PAGE 5** - Notre-Dame des Otages

par M. l'abbé Denis Puga

**PAGE 8** - Saint-Nicolas-du-Chardonnet lors de la Commune de Paris

par Vincent Ossadzow

**PAGE 10** - Mgr Darboy, martyr de la commune

par M. l'abbé François-Marie Chautard

**PAGE 13** - Le massacre des Dominicains d'Arcueil

par M. l'abbé Guillaume d'Orsanne

**PAGE 15** - Pour vos enfants, l'école Saint-Louis

par M. l'abbé Jehan de Pluvié

**PAGE 16** - Vie de la paroisse

Le budget des cultes est supprimé et on proclame la sécularisation (il faut lire le vol) des biens des congrégations religieuses. L'enseignement est laïcisé : l'enseignement confessionnel est interdit, les signes religieux chrétiens sont ôtés des salles de classe. L'union libre est reconnue.

La haine antichrétienne va atteindre son paroxysme pendant ce qu'on a appelé la « Semaine sanglante », du 21 au 28 mai 1871. Le 24 mai, les révolutionnaires prennent en otage cinq ecclésiastiques et un magistrat. Il s'agit de l'archevêque de Paris, Mgr Georges Darbois, de l'abbé Gaspard Deguerry, curé de la Madeleine, de trois prêtres jésuites et d'un écrivain et sénateur catholique.

Le 25 mai, c'est le tour des dominicains d'Arcueil, dont l'école Albert le Grand servait d'ambulance depuis le début du siège de Paris. Cinq religieux et huit civils qui y travaillaient sont massacrés en haine de la religion.

Le 26 mai, le colonel Émile Gois, chargé de la Justice militaire, se rend avec une soixantaine de Fédérés à la prison de la Roquette où se trouvent regroupés plus de deux cents otages – dont un certain nombre de prêtres et de religieux, victimes innocentes des sentiments antireligieux et anticléricaux de la plupart des Communards. Le colonel, de sa propre initiative, somme le directeur de la prison de lui livrer des détenus parmi lesquels dix ecclésiastiques choisis au hasard : trois pères Jésuites, un religieux de Saint Vincent de Paul, quatre pères de Picpus, le vicaire de Notre-Dame de Lorette et un séminariste de Saint-Sulpice.

Encadrés par les Gardes nationaux, ces otages montent à pied jusqu'à la Cité de Vincennes, rue Haxo. Sur place, face à une foule qui hurle à la mort, les Fédérés tirent à volonté sur les otages. C'est à cet emplacement que se trouve la dalle commémorative où l'on peut lire :

« Le 26 mai 1871 vers six heures du soir... en présence des derniers représentants de la Commune, ... quarante-neuf otages furent massacrés par une foule en délire.

Prêtres sacrifiés à la haine antireligieuse, gardes de Paris et prisonniers civils victimes des passions politiques. Ils ne sont pas tous morts pour la même cause, mais ils ont partagé les mêmes souffrances et subi le même sort. »

La révolution sera écrasée dans le sang par le gouvernement de Versailles, dirigé par Thiers, qui est considéré comme le fondateur de la Troisième République. Ce même régime, à l'anticléricisme notoire, supprimera trente ans plus tard le Concordat entre la France et l'Église. Le processus révolutionnaire avance par étapes, d'une marche tantôt rapide, tantôt lente qui semble s'opposer à la première mais qui a le même but. Après deux pas en avant, il recule d'un pas, pour ne pas susciter de violentes réactions qui pourraient l'entraver, mais il ne revient jamais à son point de départ et la révolution n'hésite pas à tuer ses propres fils si elle le juge nécessaire au succès de la Cause.

Avant le début de la persécution ouverte contre les ordres religieux et l'Église, à l'aube du XX<sup>ème</sup> siècle,

la Providence permet qu'à l'endroit même où la révolution avait commencé fût bâtie la Basilique du Sacré-Cœur. Sa construction débuta en 1875 et lors de la cérémonie de pose de la première pierre, Hubert Rohault de Fleury, cheville ouvrière de la réalisation du « Vœu national », fit explicitement le lien : « C'est là où la Commune a commencé, là où ont été assassinés les généraux Clément Thomas et Lecomte, que s'élèvera l'église du Sacré-Cœur ! ... Nous nous rappelions cette butte garnie de canons, sillonnée par des énergumènes avinés, habitée par une population qui paraissait hostile à toute idée religieuse et que la haine de l'Église semblait surtout animer ».

Ce sont les victimes de cette haine que nous voulons honorer à l'occasion de cet anniversaire, en manifestant, comme elles, notre opposition aux erreurs révolutionnaires et antichrétiennes que prônaient les Communards et qui semblent se diffuser toujours davantage dans la société actuelle, au risque de nouveaux événements sanglants. Que Dieu nous donne, comme à nos pères dans la foi, la grâce de la professer publiquement sans peur et d'y être fidèles jusqu'à la mort.

**Abbé Pierpaolo Maria PETRUCCI**

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Simple : 25 euros  De soutien : 35 euros

M., Mme, Mlle .....

Adresse.....

Code postal..... Ville.....

Chèque à l'ordre : LE CHARDONNET - À expédier à LE CHARDONNET,  
23 rue des Bernardins, 75005 Paris

*Veuillez préciser, en retournant votre bulletin, s'il s'agit d'un nouvel abonnement ou d'un renouvellement. Dans ce dernier cas, indiquez votre numéro d'abonné. (Ne nous tenez pas rigueur de recevoir éventuellement une relance superflue...).*

# La Commune de Paris

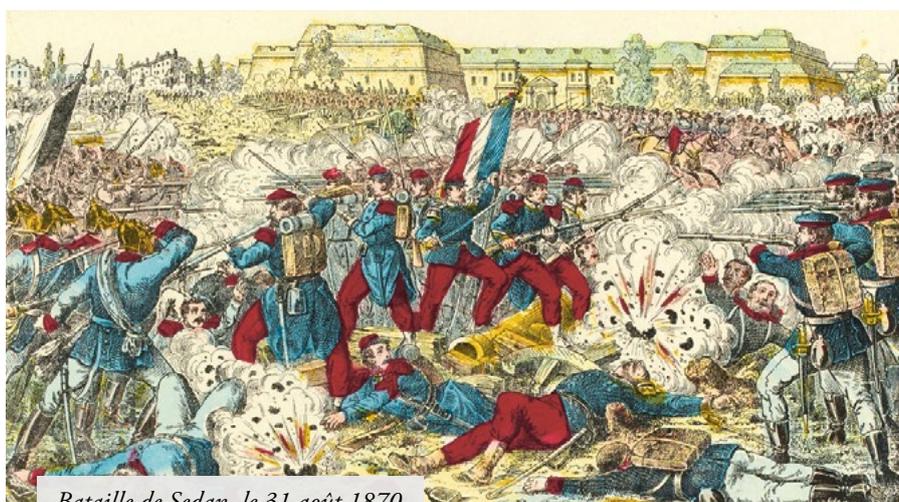
Par Nicolas Charlier

*La Commune de Paris a été la première expérience de réalisation d'une utopie socialiste en France et dans le monde. Elle a été reconnue par la suite à ce titre comme un grand ancêtre de l'U.R.S.S., ce qui est tout dire. Heureusement, elle a été relativement peu cohérente, peu unie et peu structurée. Ceci explique son échec, et son incapacité à se répandre hors de Paris. Les Communes de Marseille (4-5 avril), Toulouse (25-27 mars), etc., ont été particulièrement éphémères, et jamais exactement concomitantes. Elles n'ont duré que quelques jours, tandis que la Commune de Paris a vécu 71 jours, du 18 mars au 28 mai 1871. Il n'en reste pas moins que la France dans son ensemble a été menacée par une vraie Révolution socialiste à cette époque. Elle a été rejetée de manière consciente par la grande majorité de la population française, qui a au contraire reconnu le gouvernement légal, siégeant à Versailles, issu des élections législatives nationales du 8 février 1871.*

## Pourquoi la Commune ?

La Commune de Paris s'explique par deux facteurs fondamentaux, le drame de la Défaite de 1870-71, et le triomphe des idées socialistes dans les quartiers ouvriers de la capitale. La Défaite a été particulièrement ressentie par les habitants de Paris, qui avaient subi un long siège terrible (du 19 septembre 1870 au 8 janvier 1871). Le socialisme de 1870-71 est alors plutôt autoritaire et nettement athée, contrairement à la génération précédente de 1848 – plutôt déiste ou chrétienne non-orthodoxe. Le terme de Commune renvoie au contre-pouvoir siégeant à Paris en 1793-1794, à l'époque de la Convention. Très ardente montagnarde, elle a failli sauver Robespierre et renverser l'assemblée lors des journées des 9 et 10 Thermidor (27-28 juillet 1794).

La Commune de Paris, à dominante socialiste, ancêtre à la fois des socialistes et communistes – séparés seulement en 1920 – a comporté aussi des dimensions nationalistes et anarchistes. Elle a débuté en effet par une forme d'insurrection nationaliste, menée par les gardes nationales armées lors du Siège, et refusant de rendre leurs armes, contre des dirigeants qui auraient trahi la France en signant l'armistice puis les préliminaires de paix avec l'Allemagne (26 février 1871). Cette paix a vu la cession de l'Alsace-Lorraine et une lourde indemnité de guerre, deux conditions considérées comme



Bataille de Sedan, le 31 août 1870

inadmissibles. C'est la lecture nationaliste de 1793, celle d'un élan révolutionnaire suffisant à chasser toutes les armées étrangères du sol national.

Rappelons que la France avait été complètement battue en 1870-71, en six mois, avec des armées allemandes occupant pratiquement en janvier toute la France au Nord de la Loire, avec les principales régions industrielles de l'époque ; poursuivre ou reprendre la lutte n'aurait abouti qu'à aggraver les choses. Les intelligences modernes souffrent de la tendance nette à nier les réalités et partir dans des rêves. La fuite de la réalité a consisté aussi à se refuser par principe toute nouvelle élite politique ou militaire, même « communarde », après la faillite des précédentes sous Napoléon III et la République de Gambetta (à partir du 4 septembre 1870).

La Commune de Paris a prétendu être le gouvernement français légitime, celui d'une légitimité populaire ou historique – selon des conceptions de l'époque courante de philosophie de l'histoire. Le nom Commune signifie donc alors, de façon évidente pour tous, « gouvernement républicain radical », ou « république socialiste ». Robespierre a été dès cette époque annexé rétrospectivement au socialisme, alors que, tyran sanguinaire certainement, il n'avait pas pour autant inventé le socialisme, postérieur de quelques années, théorisé, sans le mot encore, par Gracchus Babeuf en 1795-1796.

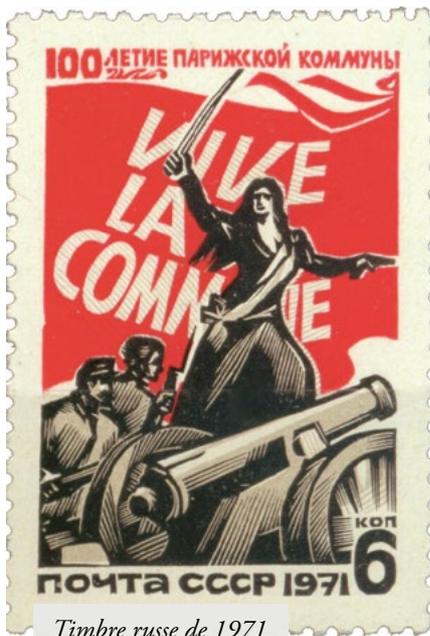
Dans le temps long, s'est imposée couramment en France la lecture postérieure anarchiste, celle d'un rêve égalitaire d'une fédération des communes – au sens de communautés locales – de France ; cette

interprétation forcée, à partir de quelques éléments vrais, a participé de la tentative permanente de la réhabilitation de la Commune, en essayant de la séparer absolument du totalitarisme communiste postérieur. La Commune de Paris a sommé en mars-avril 1871, sur un ton autoritaire révélateur, tout le reste de la France de se fédérer à elle, selon le vocabulaire repris de la Révolution française. Ce passé évident explique le terme, bien plus que les idées de Proudhon.

### Communards et versaillais

En face de la Commune de Paris, le camp gouvernemental, dit « versaillais », dirigé par le président du conseil Thiers, a-t-il été pour autant vraiment monarchiste, comme on l'a prétendu à l'époque et par la suite ? Certes, l'assemblée de 1871 a été dominée par une majorité royaliste. Cependant, elle avait été élue non pas sur un programme de restauration monarchique, mais de paix avec l'Allemagne, en essayant de gérer au mieux la défaite. Les républicains avaient été battus, car soupçonnés, chose vraie pour certains mais pas tous, de vouloir poursuivre une guerre perdue à outrance. Ces royalistes étaient en outre composés surtout d'orléanistes, majoritaires, de quelques bonapartistes, et parmi les légitimistes d'une bonne moitié de légitimistes libéraux ; au plus, le programme de restauration, très flou, aurait consisté en une forme de nouveau 14 juillet 1790, alliance d'un monarque et de la Révolution de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789. La guerre civile française du printemps 1871 a donc vu s'affronter deux interprétations de la Révolution, celle de 1789, à l'origine de la III<sup>ème</sup> République, et celle de 1793, réinterprétée de manière socialiste, la Commune.

La Commune de Paris, avant l'assaut de l'armée des Versaillais, reconstruite en urgence en quelques semaines, n'a pas su mettre en œuvre un mode de gouvernement



Timbre russe de 1971

efficace. Ont été multipliés à cette époque les comités communards, sur des bases de quartiers, ou professionnels, qui ont déployé beaucoup d'efforts pour se contrecarrer les uns les autres, ou bloquer les mesures gouvernementales prises à l'Hôtel de Ville. Mentionnons simplement, pour donner quand même un nom, la figure de Delescluze, journaliste socialiste avancé dès la fin de la Monarchie de Juillet (vers 1846) ; sans aucun génie particulier, et encore moins de compétences économiques ou militaires, il a été dans la moyenne des Communards, et sa figure a fini a posteriori par s'imposer, car il est mort pour son camp politique de façon exemplaire sur les barricades. Ainsi, si l'on peut retrouver les noms et même les photographies de centaines de Communards, on peine à retrouver un chef, ou des chefs, évidents, pour la Commune. Il n'y en avait pas par principe révolutionnaire, toute représentation étant supposée une forme de trahison, ou pouvant l'être.

### Quelle a été l'expérience réelle de la commune ?

La Commune a été une expérience arbitraire atroce, retrouvant les pires heures de la Terreur de 1793-1794, avec des emprisonnements arbi-

traires, des délations permanentes entre voisins, des accusations le plus souvent absurdes pouvant néanmoins conduire à la mort. Curieusement, ces morts ont été encore peu étudiées, contrairement à celle des victimes de la répression versaillaise, durant la reprise de Paris lors de la Semaine Sanglante (21-28 mai 1871) ou sur les mois suivants, plusieurs milliers.

La Commune de Paris a été célébrée dans sa famille politique pour ses mesures sociales ou franchement socialistes : ce gouvernement a imposé des prix bas pour toutes les denrées – « taxation » dans la langue de 1793, a décrété l'annulation des loyers – aux paiements suspendus du fait du Siègne de Paris, a promu des ateliers détenus par les ouvriers – en confisquant les biens des patrons en fuite, a voulu développer une éducation vraiment universelle pour les enfants... Ces quelques semaines d'expérience n'ont pas permis de poser la question dans le temps long de la soutenabilité de ces mesures.

Un autre problème majeur a été celui de l'athéisme de la Commune. Les assassinats d'ecclésiastiques ont été pleinement dans sa logique, et

### Horaire des messes

#### Dimanche

- 8h00 : Messe lue
- 9h00 : Messe chantée grégorienne
- 10h30 : Grand-messe paroissiale
- 12h15 : Messe lue avec orgue
- 16h30 : Chapelet
- 17h00 : Vêpres et Salut du Très Saint Sacrement
- 18h30 : Messe lue avec orgue

#### En semaine

Messe basse à 7h45, 12h15 et 18h30. La messe de 18h30 est chantée aux fêtes de 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> classe.

n'ont nullement relevé de quelque réaction de panique lors de la Semaine Sanglante, comme avancé par les thuriféraires de l'expérience, présents en masse aussi chez les chrétiens progressistes à la mode postérieure à Vatican II.

Un élément révélateur a attesté d'un retour à la barbarie, chez tous ces esprits « avancés », qui se voulaient à la pointe de la Science, des connaissances, de la civilisation humaine : de nombreux lieux de pouvoir, ou supposés tels, ont été incendiés dans Paris. Dans une

logique de haine sociale, ont donc brûlé les Tuileries, palais rasé par haine antimonarchique sous la III<sup>ème</sup> République de Gambetta et Ferry dix ans plus tard, l'Hôtel de Ville, la Bibliothèque Impériale ; des dizaines de milliers d'ouvrages inestimables ont été réduits en cendres, lors d'un acte sauvage digne de l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie par le calife Omar (642). Le Louvre et ses trésors ont échappé de très peu au pire, grâce à un personnel dévoué, et resté obstinément sous la Commune pour le préserver.

### Le préliminaire de la barbarie communiste

La Commune de Paris n'a pas été hélas une expérience tragique isolée, mais a eu une postérité immense, en France comme à l'étranger. Son échec a inspiré à Lénine le marxisme-léninisme, corrigeant toutes les faiblesses majeures de la Commune, avec un parti très organisé, une doctrine fixée et dogmatique, soit des facteurs essentiels de sa réussite en 1917, pour le pire. ●

# Notre-Dame des Otages

Par l'abbé Denis Puga

*« L'heure n'est pas à la libération mais à l'exécution des prêtres ! » Ainsi écrivait le dimanche 21 mai 1871, depuis sa prison de Mazas à Paris, un simple prêtre, l'abbé Henri Planchat.*

*Cinq jours plus tard, durant ce qu'on appelle « la Semaine sanglante », il est massacré sans jugement - avec plusieurs autres prêtres et otages - par les insurgés de la Commune.*

### Ni Dieu ni Maître

La Commune de Paris a trop souvent été présentée comme un soulèvement du peuple miséreux contre un ordre bourgeois totalement indifférent à son sort. Et si, dit-on, prêtres et religieux en furent les victimes, c'est uniquement parce que, pour ces masses populaires, ils étaient les représentants et les collaborateurs de cet ordre bourgeois nanti. Rien de plus faux historiquement. La Commune de Paris, dès ses premiers instants, revendique un athéisme, un antichristianisme et un anticléricalisme militants. Auguste Blanqui, maître à penser de la Commune, même s'il ne put y participer car en prison, fondera un journal au titre évocateur : *Ni Dieu ni Maître !*

Raoul Rigault est le préfet de police nommé par la Commune. Cet homme est animé par une passion anticléricale, et il poursuit notamment prêtres et religieux de Paris,

qui font l'objet d'arrestations arbitraires. Il a l'habitude de répéter : « Notre révolution est faite contre Dieu, la religion, les prêtres ». C'est clair. En quelques jours d'ailleurs, Rigault fera arrêter plus de 200 religieux. Il est responsable de l'arrestation des otages, parmi lesquels Mgr Darboy, archevêque de Paris. De quoi s'agissait-il ? Les insurgés voulaient se constituer une réserve d'otages comme monnaie d'échange en cas d'arrestation de responsables communards, ou encore comme victimes futures en cas de représailles.

L'abbé Henri Planchat est l'un de ces otages. Son arrestation se fait le 6 avril 1871, un Jeudi Saint.

### Un prêtre embourgeoisé ?

Certes le jeune Henri est né au sein d'une famille assez aisée. Mais cette dernière n'a pas la réputation de mettre ses convictions chrétiennes dans la poche. Le

grand-père, durant la révolution française, avait caché quatorze prêtres, les sauvant ainsi de la guillotine. Le propre père du futur abbé fut destitué, en 1844, de son poste prestigieux de Président du Tribunal d'Oran pour avoir apposé un grand crucifix dans la salle des séances où il jugeait. À la même époque Henri Planchat, jeune étudiant en droit à Paris, adhère à la Société Saint-Vincent-de-Paul et visitait les taudis de la paroisse Saint-Lambert pour secourir les pauvres du quartier Vaugirard.

L'appel de Dieu au sacerdoce se fait bientôt sentir et, après son ordination, l'abbé Henri Planchat demande que son apostolat soit focalisé sur l'assistance spirituelle et matérielle des jeunes des quartiers défavorisés. En effet, la révolution industrielle les a fait monter à Paris et ils s'entassaient dans les nouveaux arrondissements populaires de la capitale.



Montage photographique reconstituant le massacre de la rue Haxo

Lorsque le 6 avril 1871 la Commune le place en état d'arrestation, le Père Henri Planchat – entré quelques années auparavant dans la Congrégation des Frères de Saint-Vincent-de-Paul – est responsable du patronage Sainte-Anne à Charonne dans le XX<sup>ème</sup> arrondissement. Là il se dévoue, corps et âme, pour cette jeunesse qui travaille sept jours sur sept dans les ateliers. Il les prépare à la première communion. Le dimanche soir, il célèbre pour eux la messe après le travail. Les jeunes ouvriers jeûnent toute la journée pour recevoir la communion à cette messe tardive. On ne plaisante pas, à l'époque, avec le jeûne eucharistique.

Pendant le terrible hiver 1870-1871, durant le siège de Paris qui précéda l'insurrection de la Commune, toutes les nuits le Père Planchat quittait son patronage de Charonne pour se porter au secours des combattants blessés ou mourants.

### La Semaine Sanglante

Mais revenons aux événements du 21 mai 1871 alors que, de sa prison, Henri Planchat écrivait à son frère cette terrible prédiction : « l'heure est à l'exécution des prêtres ».

Les troupes régulières ont réussi à pénétrer dans l'ouest de la capitale. C'était un dimanche. En ce jour débutait ce que l'Histoire retiendra sous le nom de « Semaine Sanglante ». Durant sept jours, c'est une bataille de rues infernale où les Versaillais font reculer, de barricades en barricades, les Fédérés. Ceux-ci, en se repliant, mettent le feu aux principaux bâtiments administratifs de Paris. Une épaisse fumée noire s'élève du cœur de la capitale.

Devant la progression des Versaillais, les insurgés évacuent les otages à l'est vers la prison de la Roquette. Notre abbé se retrouve ainsi prisonnier dans le quartier même où il a si longtemps exercé les œuvres de miséricorde envers les plus démunis. Parmi ses compagnons d'infortune, il retrouve, à la Roquette, l'archevêque de Paris en personne, plusieurs prêtres dont un grand nombre de Jésuites. Parmi eux le fameux Père Pierre Olivaint mais aussi des gendarmes capturés au moment de l'insurrection du 18 mars.

Et l'attente commence jour après jour. Les combats se rapprochent de plus en plus de la prison car les

Fédérés reculent et se retranchent dans les arrondissements de l'Est parisien.

Le vendredi 26 mai, en milieu d'après-midi, on rassemble les otages pour les transférer à Belleville dans le XX<sup>ème</sup> arrondissement, là où l'État-Major fédéré a établi son dernier quartier général. L'avant-veille, Mgr Darboy et quatre autres prêtres ont déjà été fusillés sans jugement, l'échange du prélat contre Auguste Blanqui n'ayant pas abouti. Les otages ainsi ne se trompent pas sur le sort qu'on leur réserve.

Une triste colonne de prisonniers est formée. Il y a là dix prêtres, un séminariste, trente-six gendarmes, et quatre civils. Ils sont conduits à pied entre deux rangs de Fédérés en armes traversant les rues de Charonne, Ménilmontant et Belleville. Un officier et une cantinière, à cheval, ouvrent la marche du cortège. Des drapeaux rouges claquent au vent. Tout le long du trajet la foule n'a de cesse de conspuer et frapper les otages. Après deux heures d'un véritable chemin de croix effectué sous une pluie torrentielle, la villa de Vincennes, rue Haxo, est atteinte. Les chefs des Fédérés sont débordés

devant la brusque arrivée de cette foule de milliers d'habitants des quartiers, ivres de vengeance et qui réclament l'exécution immédiate des prisonniers.

Finalement, après quelques pourparlers qui ne mènent à rien, les otages sont poussés par la foule dans une arrière-cour, à proximité d'un long et haut mur de pierre. C'est alors que, sans ordre ni instruction aucune, va se déclencher, non pas une exécution, mais un véritable massacre conduit aveuglément.

### Le Massacre des Otages

Les dépositions des témoins rapportent les détails de la sinistre scène. « Soudain, dit l'un deux, une jeune fille de dix-neuf ans – une cantinière portant au képi le chiffre du 174<sup>ème</sup> bataillon de fédérés – s'avança, un revolver à la main, et apostropha les membres de la Commune : "Ils n'en finiront pas, ces fainéants-là ! Tas de lâches, vous n'allez donc pas commencer !" s'écria-t-elle. »

Trois gendarmes furent alors poussés, à coups de crosse, jusqu'au mur. Comme le Père Planchat, s'oubliant lui-même, suppliait les bourreaux d'épargner pères de famille, gendarmes et otages civils, et s'offrait pour eux en holocauste avec les prêtres – ses frères – la jeune vivandière, exaspérée par cette résignation héroïque, se précipita sur lui et le plaqua au mur : « Je m'en vais t'en f... des pères de famille ! » sur quoi, à bout portant, elle déchargea sur lui son arme. Ce fut le signal du massacre.

Une fusillade désordonnée éclata aussitôt, sans commandement, au hasard. Les trois gendarmes s'affaissèrent. Introduits tour à tour dans l'arène sanglante, leurs camarades tombèrent sur leurs cadavres, puis les prêtres et les quatre civils.

Cette monstrueuse tuerie dura près d'une demi-heure. Les Fédérés et leurs sbires chargeaient

et déchargeaient leurs armes sans répit. Cependant, juchées sur les murs d'enceinte, des femmes applaudissaient les assassins et outrageaient les victimes. « On les tirait comme des lapins », dira plus tard un des exécuteurs.

Un autre témoin, âgé de 17 ans, rapporte les détails de la mise à mort du Père Planchat : « Il avait déjà reçu sept ou huit balles. À genoux, dans l'attitude de la prière, il s'affaissait à chaque balle, puis se relevait. Un officier de Garibaldiens s'était avancé tout auprès des victimes. M. Planchat, instinctivement, s'accrocha à lui pour se maintenir. Le misérable se mit à le frapper à coups de sabre. M. Planchat se cramponnait solidement à l'officier, quand celui-ci, soudainement, poussant un cri, porta sa main à la tête et s'affaissa. L'officier venait d'être frappé lui-même par une balle destinée à ceux qu'il voulait assassiner. » Ainsi, à la même heure mouraient et la victime et son bourreau.

### Un prêtre achevé par une femme

« Puis une dernière balle vint frapper M. Planchat en plein front, et sa cervelle rejaillit jusqu'au mur sur lequel j'étais grimpé. Je le vois encore, je le vois levant les yeux au ciel, joignant les mains et tombant sur le côté. » Ce dernier coup fut porté par la cantinière du 174<sup>ème</sup> bataillon de fédérés.

Lorsque tous les otages furent tombés, un feu de peloton fut exécuté sur leurs corps entassés. Puis les meurtriers, piétinant leurs victimes, les lardèrent de coups de baïonnette. Le nombre des otages exécutés dans cette sanglante mêlée s'élevait à 51 dont 11 ecclésiastiques.

Ainsi mourut le Père Henri Planchat, victime avec ses confrères dans le sacerdoce de la haine anticléricale des hommes de la Commune. C'était le 26 mai 1871, vers 19 heures, villa de Vincennes à Belleville. Il était âgé de 47 ans.

### La victoire

Deux jours plus tard, la Commune de Paris est définitivement écrasée par l'armée régulière de Versailles. Des hommes charitables viennent récupérer les corps des otages jetés la veille, par les Fédérés, dans une fosse d'aisance. Un cadavre portait la trace de 69 balles, et un autre – celui d'un Père jésuite – avait été percé de 72 coups de baïonnette.



L'abbé Henri Planchat

Le corps d'Henri Planchat fut récupéré par les Pères de sa congrégation. Il repose depuis lors à Paris, dans le chœur du petit sanctuaire de Notre-Dame de la Salette, 27 rue de Dantzig dans le XV<sup>ème</sup> arrondissement.

Au 81 rue Haxo dans le XX<sup>ème</sup>, sur l'emplacement même de ce qui fut le dernier quartier général des troupes de la Commune de Paris et qui vit cet horrible massacre d'innocents, s'élève aujourd'hui une vaste église placée sous le vocable de Notre-Dame des Otages. Le sang des martyrs triomphe de tout. ●

# Saint-Nicolas-du-Chardonnet lors de la Commune de Paris

Par Vincent Ossadzow

*En juillet 1870, Napoléon III entreprend une guerre imprudente contre la Prusse, qui le conduit à la défaite de Sedan le 4 septembre. L'Empire renversé, un gouvernement de défense nationale poursuit la guerre. Paris est assiégée au cours de l'hiver 1870-1871. Un armistice est signé le 28 janvier 1871 avec le chancelier Bismarck puis, le 8 février suivant, une Assemblée nationale est élue, à forte majorité monarchiste. À Paris, le siège de la capitale par les Prussiens marque fortement la population, où une tendance ouvrière vit dans la nostalgie de la Grande révolution, celle de 1789, et de ses répercussions en 1830 et 1848.*

**A**yant résisté à quatre mois d'un siège très dur, les Parisiens refusent la paix avec l'ennemi et, partant, ne reconnaissent pas le gouvernement issu de l'Assemblée nationale, prônant au contraire un système de démocratie directe. Face à la montée des troubles, l'Assemblée et le gouvernement d'Adolphe Thiers quittent Paris et s'installent à Versailles début mars. Dans le même temps, refusant que le gouvernement désarme la Garde nationale, les Parisiens se soulèvent et, le 28 mars 1871, proclament la Commune de Paris, issue d'une élection directe des citoyens. S'ensuivent deux mois d'insurrection, avec un second siège de la capitale, cette fois par les armées du gouvernement de Versailles, qui se termine par la Semaine sanglante du 21 au 28 mai.

L'explosion anticléricale de la Commune révèle la perte de la pratique catholique dans Paris, mais qui ne touche pas directement Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Limité dans les arrondissements du centre, le détachement religieux est fortement marqué dans ceux du nord-est, à population majoritairement ouvrière. Sous le Second Empire, on estime que le taux de pascalisants dans les quartiers populaires de Paris n'est que de 5 %. En 1865, seuls 180 hommes et 1 400 femmes communient à Pâques à Ménilmontant, pour une population de 33 000 habitants, soulignant le poids

de la déchristianisation du XX<sup>ème</sup> arrondissement, celui où le taux d'enterrements religieux n'atteint que 40 % en 1875<sup>1</sup>.

## Une insurrection foncièrement anticléricale qui épargne Saint-Nicolas

Comme à chaque événement révolutionnaire, le catholicisme souffre persécution. Les mots d'ordre des communards sont extrêmement violents, appelant ouvertement à la destruction du clergé, selon la même mécanique que celle de la Révolution de 1789. Le 2 avril 1871, un décret de la Commune sépare l'Église et l'État. Paris compte alors 66 paroisses et environ 600 prêtres. Le 4 avril, l'archevêque Mgr Georges Darboy est appréhendé.

Le lendemain, un nouveau décret qualifie les ecclésiastiques arrêtés d'otages, dans le conflit opposant les communards au gouvernement de Versailles. Lors de la Semaine sanglante, le même scénario que celui des massacres de Septembre 1792 se reproduit. Le 23 mai, Mgr Darboy est le premier otage de la Commune exécuté à la prison de la Roquette, avec trois autres prêtres ; le 25, ce sont des pères dominicains avenue d'Italie ; le 26, une dizaine de prêtres et de religieux rue Haxo ; le 27, plusieurs prêtres échappés de la Roquette sont fusillés. Au total, environ 120 prêtres sont appréhendés comme otages, dont 24 sont exécutés. Outre le clergé, les deux tiers des églises parisiennes sont détruites.

Une fois encore cependant, Saint-Nicolas-du-Chardonnet est épargnée : elle fait partie des 14 églises non dévastées par les communards, quand 57 autres subissent profanations et sacrilèges. Sociologiquement, le quartier Saint-Victor n'est pas à majorité ouvrière et anticléricale, comme le nord et l'est de Paris. Si tous les habitants ne pratiquent pas, ils sont proches du clergé paroissial qu'ils respectent. En reconnaissance de la protection divine lors de la guerre de 1870, la paroisse installe une plaque dans le transept côté Évangile, dans la chapelle consacrée au culte de Notre-Dame de la Préservation : la dévotion à cette Vierge protectrice donne lieu à la fondation d'une commémoration annuelle du salut de l'église et de tout le quartier Saint-Victor, préservés miraculeusement du bombardement de l'armée prussienne en 1871.

## L'abbé Guéneau à Charonne

L'attitude révolutionnaire de la classe ouvrière de Paris lors de la Commune est ambivalente. Si elle se traduit par des violences meurtrières à l'encontre des prêtres et des saccages d'églises, elle manifeste dans le même temps de l'indulgence au clergé paroissial des quartiers populaires. Partageant la même vie,

<sup>1</sup> Chanoine Fernand Boulard, « La « déchristianisation » de Paris. L'évolution historique du non-conformisme. », Archives de sociologie des religions, n° 31, 1971.

immergés au milieu d'un peuple en proie aux difficultés de logement et de travail, ces prêtres montrent toute la charité que l'Église apporte dans ces situations : « Plus les populations sont exposées à la souffrance, plus elles sont à même d'éprouver l'action bienfaisante de la religion et mieux elles apprécient ceux qui la représentent. »<sup>2</sup> Cette relative proximité de la population ouvrière se vérifie avec l'abbé Guéneau dans le quartier de Charonne.

Ancien professeur au petit séminaire de Saint-Nicolas, l'abbé Henri Ferdinand Guéneau est alors vicaire à Saint-Germain-de-Charonne, quartier populaire et ouvrier du nord-est de Paris. Résistant à l'intimidation des insurgés, le prêtre conserve le port de la soutane, même pour sortir dans la rue, jusqu'au 27 mai. Au milieu des périls, il maintient

comber ; il est mort pour ses idées. Dieu daignera lui tenir compte de sa bonne foi. Ne croyez-vous pas qu'une courte prière ferait du bien à son âme ? Voulez-vous permettre que le corps entre quelques instants dans l'église ? ». Les communards refusent le plus souvent, mais accèdent quelques fois à la supplique du prêtre.

Du 27 mai au 1<sup>er</sup> juin, l'abbé Guéneau consent à se mettre en costume civil, mais poursuit son apostolat public. Lors de la reprise de Paris par les Versaillais, il se trouve, le 21 mai, entre les lignes adverses. Les communards sont écrasés et souvent fusillés. Les strictes consignes de représailles, données par le gouvernement provisoire, prescrivent de fusiller tout communard trouvé les armes à la main. Une barricade de Charonne se rend, et le capitaine

à des peines d'emprisonnement, échappant ainsi à la mort.

Plusieurs mois plus tard, l'abbé Guéneau reçoit leur visite à son presbytère : les huit sauvés, en reconnaissance, se sont cotisés pour lui offrir un superbe calice en vermeil, signe peut-être de leur conversion intérieure. Ultérieurement, l'abbé Guéneau sera curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, de 1887 à 1907.

### Le petit séminaire également épargné

Lors de la distribution des prix du 30 juillet 1870, souhaitant s'associer à l'effort de la patrie, les élèves déclinent les beaux livres qu'ils ont l'habitude de recevoir au profit de dons aux blessés et à la contribution de guerre ; en échange, on leur distribue des couronnes. Comme à chaque conflit, les bâtiments du petit séminaire sont susceptibles d'être réquisitionnés. Pendant les vacances d'été, le petit séminaire reçoit successivement des réfugiés, des gardes nationaux, puis la cour sert de terrain d'instruction militaire à une cinquantaine de bourgeois du Quartier latin qui intègrent la Garde nationale. Lors de la rentrée d'octobre 1870, beaucoup d'élèves manquent à l'appel. Ceux présents, en nombre restreint, sont alors regroupés à Notre-Dame-des-Champs avec leurs camarades, ce qui entraîne de nombreuses allées et venues. Les bombardements des batteries prussiennes de janvier 1871 épargnent le petit séminaire comme l'église. À cette date, il n'y a plus qu'une quinzaine d'élèves et un seul professeur, l'abbé Léon Daix, autour de l'abbé Hautain, supérieur de la maison depuis 1866.



Barricade rue de Charonne

son ministère sacerdotal, craignant de laisser les âmes en souffrance s'il se dissimule. Les communards décédés sont, alors, presque tous enterrés dans les cimetières de Charonne ; pour accéder à ces lieux, il faut passer devant le perron de l'église. Chaque jour, l'abbé Guéneau se tient là. Lorsque passe un cercueil recouvert du drapeau rouge, il s'approche calmement et s'adresse aux porteurs et au cortège : « Mes amis, voilà encore un de vos pauvres camarades qui vient de suc-

des Versaillais commence sa tâche ingrate. À la troisième expédition, l'abbé Guéneau intervient et plaide pour les huit hommes restant. D'abord, il obtient de pouvoir absoudre ceux qui le demandent ; tous les huit font amende honorable et se mettent à genoux. Ensuite, il supplie l'officier de transférer les prisonniers à la cour martiale siégeant rue de Bagnolet, afin qu'ils aient au moins un jugement régulier. Le capitaine accepte et, au terme du jugement, les prisonniers sont tous condamnés

<sup>2</sup> Abbé Meignan, vicaire général, notes sur les visites pastorales du nord-est du diocèse de Paris, 1864-1865. Cité par Jacques-Olivier Boudon, « L'état religieux du diocèse de Paris au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. Réflexions du vicaire général Meignan », Histoire, économie et société, n° 4, 1998.

La Commune de Paris épargne Saint-Nicolas, l'église comme le petit séminaire. Au début d'avril 1871, celui-ci reçoit temporairement une brigade de gardiens de la paix en casernement, de bonne tenue. Apprenant l'arrestation de Mgr Darboy le 4 avril 1871, l'abbé Hautain quitte Paris. Ne restent plus au petit séminaire que l'abbé Daix et cinq personnes de service. Par précaution, le prêtre se laisse pousser la barbe mais conserve la soutane, comme l'abbé Guéneau à la paroisse de Charonne. Dernier ecclésiastique dans les murs, il se donne pour mission de garder la maison au milieu des périls. Mi-mai, la Commune assigne les lieux comme casernement d'un bataillon de communards. Prudent, l'abbé Daix ôte des murs tous les crucifix et statues de la Sainte-Vierge, afin de ne pas provoquer inutilement les profanations. Le prêtre accueille les communards en soutane, et sa détermination surprend ces occupants

anticléricaux. Prisonnier volontaire au milieu des « rouges », il vit coupé du monde pendant plusieurs semaines, ne restant informé que par la lecture du *Cri du Peuple*, de *L'Estafette* et du *Père Duchêne* au réfectoire. Le vrai danger qui guette l'abbé Daix est celui des verres de vin ou d'eau-de-vie que les souïards débraillés lui proposent régulièrement, et pour lesquels il s'avère malvenu de ne pas trinquer entre citoyens. La libération intervient fin mai, quand les Versaillais repoussent en quelques jours sur la rive droite les communards. Libéré le 26 mai 1871, le petit séminaire est tout de suite réoccupé par 500 soldats réguliers qui restent trois jours, jusqu'à la réduction complète de la Commune. Le seul dommage subi est un obus des communards qui détériore un grenier.

Pendant toute cette période troublée, l'abbé Daix parvient à maintenir des leçons, données non aux

élèves du petit séminaire, tous absents, mais à une poignée de jeunes gens du quartier Saint-Victor non découragés par les événements, qui viennent tous les jours au milieu des communards. Dès les premiers jours de juin, le calme revenu, l'abbé Daix reprend sa classe de quatrième, mais à Notre-Dame-des-Champs. Peu à peu, paroisse et petit séminaire reprennent leurs ministères respectifs dans le calme revenu. ●

### ► Carnet paroissial

*Ont été régénérés de l'eau du baptême*

Bianca NOWAK	12 mars
Louis du FRESNE de BEAUCOURT	19 mars
Jean-Bosco REPELLIN	21 mars

*Ont été honorés de la sépulture ecclésiastique*

Marie-José TALTAVULL, 81 ans	2 mars
Jeannine CATHRINA, 90 ans	4 mars
Alexandre OSSADZOW, 83 ans	11 mars
Louis MILLET, 100 ans	15 mars

## Mgr Darboy, martyr de la commune

Par l'abbé François-Marie Chautard

*Natif de la Haute-Marne, de parents issus de la petite bourgeoisie, Georges Darboy vient au monde le 16 janvier 1813. Il est l'aîné d'une fratrie de quatre enfants ; ses parents, chrétiens convaincus, tiennent une épicerie-mercerie.*

**R**emarqué par le curé de l'école communale, il entre au petit séminaire en 1827 puis au grand séminaire de Langres. L'Église de France est à peine remise (l'a-t-elle jamais été ?) de la Révolution et les études ecclésiastiques peinent à retrouver un niveau convenable : les bibliothèques ont été vendues, brûlées, dispersées, les séminaires fermés pendant de longues années, les congrégations chassées, les prêtres persécutés. Le mal intellectuel est considérable. Et ce n'est pas le premier qu'on s'avisera de réparer. Le jeune abbé ne fait donc pas son séminaire au meilleur

moment. Son professeur de philosophie est d'ailleurs un disciple de Lamennais. Tout le contraire de son professeur de théologie, attaché aux doctrines romaines, comme son évêque, Mgr Parisis, grande figure de l'ultramontanisme.

L'abbé Darboy peut donc faire un choix mais, malheureusement, il s'oriente d'emblée vers les idées de *L'Avenir*<sup>1</sup>. Jeune prêtre, il s'enthousiasmera pour le libéral Lacordaire, ce que verra d'un mauvais œil son évêque qui lui interdira d'aller écouter le célèbre prédicateur.

Ordonné prêtre le 17 décembre 1836, le jeune prêtre fait ses

premières armes dans le ministère pastoral d'une grosse paroisse. Il est également aumônier d'un asile d'aliénés. Deux ans plus tard, il est nommé professeur de philosophie au séminaire. Il en est fort heureux, car « Le ministère pastoral aussi a tant de désagréments quelque part qu'on l'exerce, que j'ai cru bien faire en acceptant une place au grand séminaire » écrit-il à un de ses amis. On se demande ce que ce prêtre, si vite lassé des âmes, a pu transmettre comme zèle apostolique à ses séminaristes.

<sup>1</sup> La revue de Lamennais.

L'abbé Darboy est un homme d'étude, de bureau, de tempérament austère et d'une piété sévère ; c'est un homme intègre et un bourreau de travail qui se révélera un administrateur avisé et efficace.

### Prêtre à Paris

En 1845, l'abbé Darboy quitte son poste de séminaire pour Paris. Ses rapports avec son évêque devenaient d'ailleurs distendus, celui-ci trouvant le jeune abbé libéral et trop indépendant de caractère. Et puis, il souhaite voir ses talents reconnus à la capitale.

Il devient rapidement aumônier au lycée Henri IV. « Ainsi me voilà casé dans Paris » écrit-il, soulagé, après sa nomination.

Il se met à publier quelques ouvrages de patristique, ou d'exégèse biblique, jamais de théologie, matière qu'il semble peu goûter. Ses positions doctrinales le confirment assez. Polémiste remarquable, il entre au *Correspondant* et fréquente le milieu libéral de Paris, côtoie Montalembert, Falloux, Ozanam, l'abbé Maret et l'abbé Bautain pour lequel il a une profonde estime, lequel sera condamné par Rome.

En 1848, lors de la chute de Louis-Philippe, il est républicain : « je crois à la République » confie-t-il en juillet 1848, avant de devenir deux ans plus tard un indéfectible soutien de l'empereur...

En juin 1848, Mgr Affre, archevêque de Paris est tué d'une balle perdue (?) sur une barricade en cherchant à s'interposer entre les forces publiques et les manifestants de la Révolution. Le décès de son évêque, qui avait sa confiance, prive l'abbé Darboy d'un protecteur, d'un appui, d'un marchepied. Et il le sait. « ... j'allais, au mois d'octobre, changer de position s'il eût vécu encore ».

Mgr Sibour monte alors sur le siège de Paris. C'est un admirateur de la République, un ami de la liberté.



Mgr Georges Darboy

L'abbé Darboy s'entendra bien avec cet évêque. En effet, Mgr Sibour le nomme en 1852 vicaire général honoraire. Il accompagne son évêque à Rome, y fait d'utiles rencontres mais n'apprécie pas du tout la saleté de la Ville Éternelle et le caractère négligé des Romains, surtout pendant les offices. Le grave abbé n'est pas sensible aux parfums de Rome. Décidément, il ne sera pas romain. Il est tout de même flatté d'être nommé protonotaire apostolique. « C'est le dernier pas qui me rapproche de l'épiscopat, et deux cardinaux m'ont fait la gracieuseté de me dire que j'y serai appelé. »

Devenu vicaire général, il se dévoue avec énergie et compétence à l'administration du diocèse de Paris, ville en pleine expansion et transformation. Comme il faisait partie des prêtres qui collaborent avec le pouvoir impérial, Rouland, ministre des cultes, le propose comme coadjuteur de Paris en 1858. Mais le nonce Chigi s'y oppose, trouvant le candidat arriviste. Surtout, il le sait gallican et libéral.

Mgr Darboy est finalement nommé évêque de Nancy. Ce qui vexa ce

dernier ... de n'avoir pas été nommé à Paris. Durant cette période, le jeune évêque – il a 45 ans – se révèle un prélat énergique, zélé pour son diocèse, aussi chaud partisan de la politique italienne de la France que discret défenseur du pouvoir temporel du Saint-Siège.

En 1863, le cardinal de Paris, Mgr Morlot, meurt. La place est libre et Rouland entend bien la donner à Darboy. Après une nouvelle opposition de Chigi, Mgr Darboy monte toutefois sur le siège de Paris. Dont il travaille à réformer l'administration des paroisses avec un sens pratique évident.

Il œuvre à la restauration des études au sein des séminaires et n'oublie pas ses paroisses qu'il visite attentivement comme il l'avait fait à Nancy. Il écrit de nombreux mandements et tient à lutter vigoureusement contre l'impiété, l'irréligion et l'ignorance religieuse. Si la population parisienne croît nettement, le clergé connaît une forte augmentation : 1000 en 1863-1369 en 1870 avec un clergé régulier cinq fois plus nombreux que le clergé séculier, ce qui n'ira pas sans conflit entre l'archevêque.

### Un libéral

Lorsque paraît en 1864 le Syllabus de Pie IX, l'archevêque conseille en sous-main au ministre des cultes d'en faire interdire la publication en France, conseil paradoxal pour un libéral, normalement attaché à la séparation des pouvoirs !

La même année, Mgr Darboy devient premier aumônier de l'empereur après s'être notamment fait remarquer par un carême où le prédicateur n'avait pas hésité à reprendre la cour de certains défauts. En juin 1864, il participe aux obsèques du maréchal Magnan, grand maître du Grand Orient. L'année suivante, dans un discours au Sénat, l'archevêque défend les articles organiques du concordat

qu'avait imposé Napoléon contre le pape ! Pie IX décide d'intervenir et lui écrit une lettre vigoureuse de reproches.

Pourtant, en 1868, l'État français fait pression pour que le Saint-Siège donne le chapeau de cardinal à Darboy. Naturellement, le Saint-Siège refuse et s'arrange pour que la lettre de Pie IX de 1864 soit diffusée.

Arrive le premier concile du Vatican. L'infailibilité du pape est à l'ordre du jour, ce qui inquiète Mgr Darboy qui s'efforce de prendre la tête de la minorité opposée... laquelle rechigne à marcher sous sa férule. Lorsqu'il comprend que la partie est perdue, il quitte Rome pour Paris avant le vote final du Concile.

### La fin

La guerre de 1870 commence le jour de son départ pour Paris. Apprenant la défaite et l'exil de l'empereur, il a toute latitude de l'accompagner comme grand aumônier ; mais, conscient de ses devoirs, il a le mérite de rester avec

ses ouailles : « Je suis archevêque de Paris avant d'être grand aumônier, et si je quitte mon diocèse, il ne faut pas que ce soit au jour du danger ». Il apprend la prise de Rome par les armées de Victor-Emmanuel II et écrit au pape tout son soutien et sa « peine » devant cet « attentat sacrilège ».

Le 31 mars 1871, on avertit l'archevêque que les Communards prévoient de l'arrêter. On lui propose de s'enfuir. Il refuse. Le 5 avril, il est arrêté comme otage et conduit avec d'autres prêtres à la préfecture de Paris, puis à la prison de Mazas et enfin le 22 mai, à la prison de la Roquette. Une autre occasion s'offre de s'échapper. Mgr Darboy de répondre : « C'est inutile, Maximin m'a dit que je serais fusillé ». Trois ans plus tôt en effet, l'archevêque avait rencontré le jeune voyant de La Salette.

– « Votre prétendue Belle Dame, avait dit l'archevêque, il est stupide son discours ;

– Monseigneur, répondit Maximin avec force, il est aussi vrai que la Sainte Vierge m'est apparue et qu'elle m'a parlé, qu'il est vrai

qu'en 1871 vous serez fusillé par la canaille »<sup>2</sup>.

L'exécution eut lieu le 24 mai. Ils étaient six, dont l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, et l'abbé Surat, vicaire général. Conduit sur le lieu de son martyre, Mgr Darboy s'agenouilla dans une ultime prière tandis que l'on peignait à regrouper un peloton.

Avant la décharge, Mgr Darboy eut ces derniers mots : « Et pourtant, j'ai aimé la liberté ». Parole tragique qui révèle que les événements politiques ne lui ont pas dessillé les yeux. Si la Révolution n'épargne pas ses fils, elle épargne encore moins ses sympathisants.

Apprenant sa mort, Pie IX donnera la conclusion de sa vie :

« Il a lavé ses fautes dans son sang et il s'est revêtu de la robe des martyrs »<sup>3</sup>. ●

<sup>2</sup> Léon Bloy, *Celle qui pleure*.

<sup>3</sup> Cité par Y. Chiron, *Pie IX, pape moderne*, Clovis, 1995, p. 466.

À 1 heure de Paris, à Illiers l'Evêque (27 770), au 2 rue de l'Orée du Bois,

# Le Brémien Notre-Dame

Établissement d'Hébergement pour Personnes Âgées Dépendantes



Tel : 02 37 62 81 00 - [secretariat@lebremiennnd.com](mailto:secretariat@lebremiennnd.com)

**Aumônerie sur place de la Fraternité sacerdotale Saint-Pie X**

# Le massacre des Dominicains d'Arcueil

Par l'abbé Guillaume d'Orsanne

*Les barbares ne sont pas à nos portes, ils sont plus près encore ; ils sont dans nos cités mêmes, et l'heure des justices de la Providence pourrait se lever sur nous !  
Ils sont venus, les barbares de la dernière heure ; d'autant plus acharnés à la perte de nos chers religieux qu'ils n'avaient à leur reprocher que des bienfaits.<sup>2</sup>*

## L'école des Dominicains d'Arcueil

Arcueil, c'est une petite cité en banlieue de Paris, à une demi-lieue des murs. Les Dominicains s'y installent en 1863 et réussissent à y ouvrir une petite école, au prix de multiples tracasseries administratives, le gouvernement impérial n'étant guère disposé à favoriser les religieux. Après ces débuts pénibles, le collège Albert-le-Grand ne cesse de prospérer, sous la direction attentive et virile du Père Captier, un des premiers compagnons du Père Lacordaire.

Lorsque la guerre de 1870 éclate, la scolarité des trois cents élèves est naturellement perturbée, et les locaux de l'école se transforment alors en hôpital improvisé, où les pauvres blessés du siège de Paris sont soignés par les religieux, du moins ceux qui ne sont pas partis aider aux ambulances. On conçoit que, dans ces conditions, la population d'Arcueil estime profondément ces dominicains si dévoués.

Mais la guerre civile de 1871 succède au terrible siège. Au lieu de quitter une maison très exposée aux violences, les bons religieux décident d'y poursuivre leurs fonctions d'ambulanciers, et de parcourir les champs de bataille du sud de Paris pour recueillir les blessés et ensevelir les morts. Là aussi, ce bel exemple de dévouement est admiré et respecté par tous, y compris les Communards eux-mêmes qui en profitent largement.

## Le début des hostilités

Le 17 mai 1871, trois événements apparemment sans lien se pro-

duisent : une capsulerie fait explosion à quelques kilomètres d'Arcueil, quelques escarmouches ont lieu à proximité et le château de M. de Laplace, voisin de l'école et occupé par les fédérés, est incendié. Le bruit est alors lancé que les dominicains y sont pour quelque chose, et le mensonge trouve quelque complaisance dans les esprits des « sans Dieu ».

Le 19 mai en fin d'après-midi, l'école d'Arcueil est investie brutalement par les fédérés, et ces messieurs somment le Père Captier et tous les membres de la communauté de comparaître, sans plainte précise ni motif légal. Le pauvre enfant qui sonnait la cloche faillit alors se faire fusiller : n'était-ce point là un signal suspect ?

Avant de quitter les lieux, le Père bénit les sept ou huit élèves restés en leur disant :

– Mes enfants, vous voyez ce qui se passe ; sans doute on vous interrogera : soyez francs et sincères comme si vous parliez à vos parents. Rappelez-vous ce qu'ils vous ont recommandé en vous confiant à nous et, quoi qu'il arrive, souvenez-vous que vous avez à devenir des hommes capables de vivre et de mourir en Français et en chrétiens. Adieu : que la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit descende sur vous et y demeure toujours, toujours !

Les religieuses et les femmes sont conduits sur la Conciergerie puis



Le père Captier

la prison Saint-Lazare, et en attendant leur libération, elles passeront quatre jours extrêmement pénibles.

Quant aux religieux et aux hommes, ils sont envoyés au fort de Bicêtre, situé à trois kilomètres de l'école. En les voyant passer dans les rues d'Arcueil, la population les regarde en silence et avec beaucoup d'émotion. Une pauvre femme témoignera plus tard :

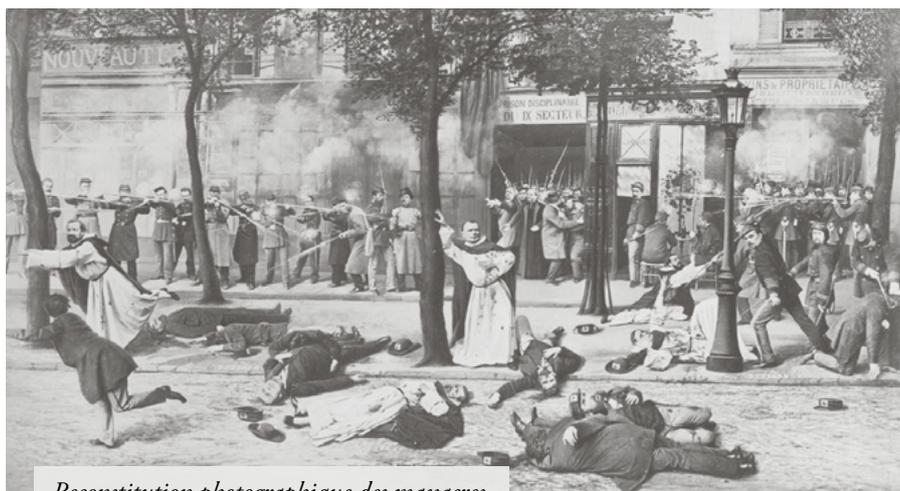
– Quand ils sont passés devant notre porte, et que j'ai vu marcher au milieu des fusils le Père Captier et tous ces messieurs qui nous faisaient tant de bien, j'ai pensé que c'était Jésus-Christ avec ses disciples, s'en allant à Jérusalem pour y être crucifié.

## Enfermés à Bicêtre

À sept heures du soir, les prisonniers arrivent au fort de Bicêtre. Ils sont alors enfermés dans une chambre étroite, interrogés, fouillés, dépouillés de tout, y compris de leurs bréviaires, puis conduits dans

<sup>1</sup> Père Captier, Discours de 1867.

<sup>2</sup> Oraison funèbre par le Père Adolphe Perraud, 3 juillet 1871.



Reconstitution photographique des massacres

une casemate infecte. Que leur reproche-t-on au juste ? Nul ne le sait, ou du moins n'est capable de le dire avec précision. Cette première nuit est difficile.

Le dimanche 21 dans l'après-midi, le citoyen Lucy Pyat, qui représente la Commune de Paris, déclare aux prisonniers qu'ils ne sont ni condamnés, ni accusés, ni prévenus, ni même prisonniers, mais simplement retenus en qualité de témoins. Parole prophétique ! Comme Caïphe devant le Sanhédrin, il annonce ainsi que ces religieux rendront le témoignage suprême du sang versé pour le nom du Seigneur.

Les trois jours suivants sont difficiles : des fédérés solidement imbibés d'alcool profitent de leur supériorité pour injurier ignoblement les prisonniers, et pillent même leur nourriture, de sorte que pendant deux jours les pauvres détenus ne peuvent même pas obtenir un verre d'eau. Et parmi ces forcenés, il y en a plus d'un qui ont bénéficié autrefois des soins charitables des bons Pères !

Comment se comportent alors nos prisonniers ? Pendant ces journées d'agonie cruelle, une douce gaieté règne dans le sinistre cachot ! Excepté quelques pères de famille qui sont plus accablés, tous continuent leur vie ordinaire. Les religieux multiplient leurs prières habi-

tuels, s'encouragent l'un l'autre et exhortent leurs compagnons. Chaque soir on dit le chapelet en commun. De temps en temps le Père Captier, accablé de fatigue et brisé par les privations, fait quelque pieuse lecture ou adresse à tous des paroles de consolation.

### Le massacre

Le jeudi 25 mai 1871, agitation extraordinaire aux alentours de la prison. Soudain, la porte s'ouvre : – Vous êtes libres. Seulement nous ne pouvons vous laisser entre les mains des Versaillais : il faut nous suivre à la mairie des Gobelins ; ensuite vous irez dans Paris où bon vous semblera.

Le trajet est long et affreux, des menaces de mort étant proférées à tout instant : les femmes surtout se montrent furieuses et avides de voir mourir ces hommes couverts d'un vêtement sacré.

Arrivés à la prison disciplinaire du neuvième secteur, au 38 avenue d'Italie, et après quelques palabres inutiles, les prisonniers sont enfermés sans ménagement : dès lors, ils n'ont plus aucune illusion sur leur sort. Tous se mettent à genoux, se confessent l'un à l'autre. Il est quatre heures et demie : le citoyen Cerisier, un homme vil, donne ses ordres :

– Sortez un à un dans la rue.

C'est un piège : des pelotons armés sont placés à toutes les issues des

rues voisines et attendent les religieux pour les exécuter. Le Père Captier se retourne vers ses compagnons :

– Allons, mes amis, c'est pour le Bon Dieu !

Aussitôt le massacre commence dans la rue. Le Père Cotrault tombe le premier. Le Père Captier est atteint d'une balle qui lui brise la jambe, et mourra après une longue agonie. Le Père Bourard, après avoir été atteint, s'affaisse sous une seconde décharge. Les Pères Delhorme et Chatagneret tombent foudroyés. Monsieur Gauquelin tombe avec eux. Monsieur Voland et cinq domestiques ont le temps de traverser l'avenue d'Italie, mais ils sont abattus avant d'avoir trouvé refuge. Les autres prisonniers parviennent à s'échapper.

Cependant le massacre ne suffit pas. On se précipite sur les cadavres, on les insulte, on brise leurs membres et défonce les crânes, et cela durera plus de quinze heures ! Ce n'est que le lendemain que, enfin, un prêtre du quartier fait recueillir les saintes dépouilles, qui seront finalement transportées à Arcueil.

Qu'elle est actuelle, cette péroraison à l'adresse des martyrs d'Arcueil : Oui, au nom de l'Église et au nom de la patrie, au nom de votre foi et au nom de la nôtre, au nom de votre sang et au nom du sang de Jésus-Christ, nous vous en conjurons : priez Dieu pour qu'il désarme les complots des méchants ! Priez-le pour qu'il évente ces mines redoutables préparées dans les bas-fonds de la société par l'ignorance, l'athéisme et la corruption !

Priez-le pour que Paris, et la France, et le monde entier, en cherchant par-dessus tout le royaume de Dieu et sa justice, échappent à de nouvelles explosions !<sup>3</sup> ●

<sup>3</sup> Oraison funèbre. Op. Cit.

# Pour vos enfants, l'école Saint-Louis

Par l'abbé Jehan de Pluvié

**L**e long d'une rue banale du IV<sup>ème</sup> arrondissement, un peu plus égayée qu'ailleurs toutefois par les cris et les bousculades des potaches, le quartier bénéficiant d'une bonne concentration d'écoles, au bas d'un immeuble sans originalité, à fleur de trottoir, derrière une lourde porte grinçante à deux battants et aux barreaux d'acier noir comme on en voit beaucoup à Paris, depuis maintenant près de 40 ans, s'anime, totalement inaperçue des passants novices, une mystérieuse vie chrysalidaire dans une atmosphère d'insouciance et de joyeuse effervescence : la future chrétienté en formation.

Les concernés ne le savent pas, ne se posent pas de questions, ne prévoient pas encore l'avenir. Le bon Dieu a prévu pour eux et ils ne soupçonnent pas la grandeur de la charge qui les attend, celle de porter la lumière de la foi dans un monde aux ténèbres toujours plus épaisses. Mais le combat de demain se profile tout de même un peu dans leur petit quotidien qui dégage ainsi un mélange subtil d'Église tranquille et d'Église militante. Leur fraîcheur de premiers communiant, l'évidence de leur bon droit et de la victoire parce qu'ils ne posent pas d'objections à la Puissance infinie de Dieu comme les grandes personnes tourmentées, fait ressortir un aimable contraste avec la menace qui pèse sur l'Église autant par les sociétés déchristianisées, que par les chrétiens libéralisés. Il faudrait maintenir tout le temps cette confiance enfantine.

À proximité, la place de la Bastille laisse émerger bien en vue au bout d'une colonne corinthienne une espèce d'Icare reluisant d'or, un drôle de sportif nu aux ailes déployées, la mine sérieuse et la posture risible, conscient de sa mission, regardant le lointain et

vue. Comme dans les jeux, un moniteur un peu lâche mais d'expérience aime les parties qui se terminent à égalité. On évite alors larmes et cris de joie intempestifs, ou même des rixes, au moins verbales au début, entre perdants et vainqueurs non pas soupçonnés mais accusés péremptoirement de triche et en tout cas d'arrogance.

Oui, c'est bien un monde à deux cités dans lequel ils grandissent, deux cités en bataille : une cité libertaire, plongée dans les plaisirs de la terre, brûlée par le feu des passions délirantes, rongée de haine pour l'Église, et la Cité de Dieu, les citoyens du Christ-Roi, tournés résolument vers le Ciel, employant les armes surnaturelles et naturelles à leur disposition pour le faire triompher dans leur cœur et sur la terre. Et c'est ici, dans cette école – on essaye – qu'ils apprennent à se servir de ces moyens victorieux.

Merci donc de votre aide précieuse par vos prières et vos dons. Comme disait saint Jean Bosco : « Donnez aux orphelins sur la terre et le bon Dieu vous fera riche un jour dans le Paradis. » ●



*Les débuts... avec un futur supérieur de District !*

s'élançant dans le vide avec romantisme, un flambeau à la main histoire de tout incendier.

Lors d'une promenade, un des CE, content de s'y connaître, le désigne avec enthousiasme à ses camarades : « Regardez là-bas ! C'est le Génie de la Liberté. » Un des copains un peu plus rustre, mais lui aussi bien heureux de ressortir un savoir qu'il tient sans doute d'une réflexion de ses parents, décoche sur un ton de reproche : « Mais non ! C'est Lucifer. » S'ensuit une petite dispute qui n'a pas duré bien longtemps parce qu'il y avait d'autres choses à voir. Mais aucune intervention n'était nécessaire car les deux belligérants avaient raison sous un certain point de

## École Saint-Louis

10 rue du Petit Musc  
75004 Paris

Tél. : 01 42 71 78 32

75e.petitmusc@fsspx.fr

## ▶ Activités de la paroisse

**Tous les mardis à 19h15 cours de doctrine approfondie sauf le 6 (abbé Billecocq)**

**Tous les samedis à 11h00 cours de catéchisme pour adultes (abbé Petrucci)**  
**Cours de catéchisme pour enfants uniquement le samedi 10 avril à 14h30**

La semaine de Pâques, les gardes ne seront assurées qu'entre 17h30 et 19h30

### Lundi 5 avril

- ♦ 18h30 : messe lue avec orgue

### Mardi 6 avril

- ♦ 18h30 : messe lue avec orgue

### Mercredi 7 avril

- ♦ 18h30 : messe lue avec orgue

### Judi 8 avril

- ♦ 18h30 : messe lue avec orgue

### Vendredi 9 avril

- ♦ 18h30 : messe lue avec orgue

### Samedi 10 avril

- ♦ 18h30 : messe lue avec orgue

### Mercredi 14 avril

- ♦ 18h30 : messe chantée des étudiants

### Dimanche 18 avril

- ♦ Présence du séminaire de Flavigny et quêtes et prédications au profit du séminaire

### Mercredi 21 avril

- ♦ 18h30 : messe chantée des étudiants

### Mercredi 28 avril

- ♦ 18h30 : messe chantée des étudiants

### Vendredi 30 avril

- ♦ 17h45 : premières vêpres de saint Joseph artisan

### Samedi 1<sup>er</sup> mai

- ♦ 17h45 : deuxièmes vêpres de saint Joseph artisan
- ♦ 18h30 : messe chantée de saint Joseph artisan

### Dimanche 2 mai

- ♦ Prédication et quête au profit de l'institut Saint-Pie X

## Le Chardonnet

Journal de l'église Saint-Nicolas du Chardonnet  
 23 rue des Bernardins - 75005 Paris  
 Téléphone : 01 44 27 07 90 - Fax : 09 56 05 57 64  
 Courriel : stnicolasduchardonnet@free.fr  
 www.saintrnicolasduchardonnet.fr

### Directeur de la publication :

Abbé Pierpaolo Petrucci

### Maquette et mise en page :

t.chabridon@topazegraphic.com

### Imprimerie

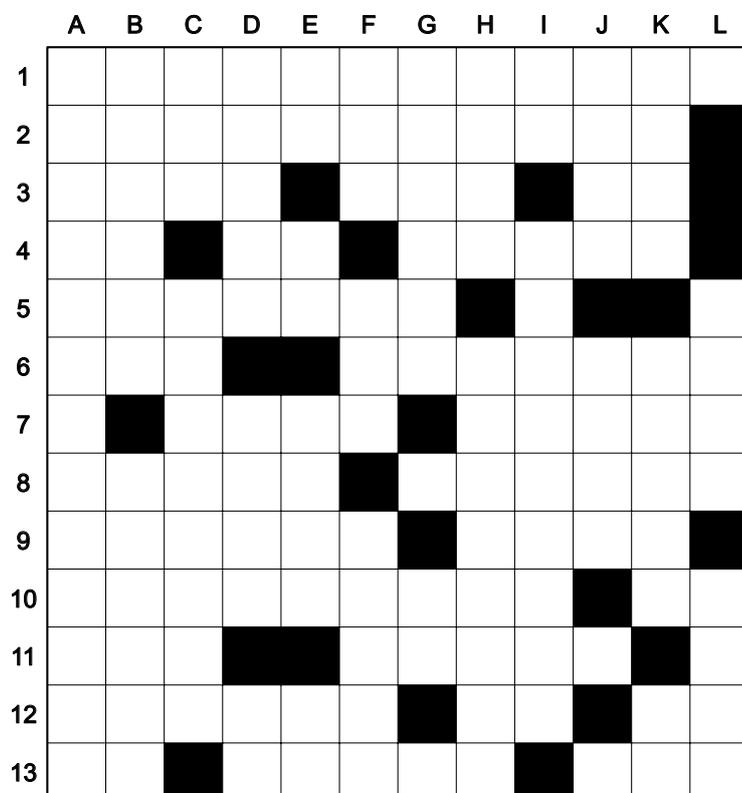
Corlet Imprimeur S.A. - ZI, rue Maximilien Vox  
 14110 Condé-sur-Noireau

ISSN 2256-8492 - CPPAP N° 0326 G 87731

Tirage : 1300 exemplaires



## ▶ Mots croisés



### HORIZONTALEMENT

1. Trois mots célèbres de Césaire – 2. Les hiéroglyphes en sont – 3. Gaz publicitaire – et fac quod vis – Numéro atomique onze – 4. Le césium – Satellite de Jupiter – Vieille marque d'essence – 5. Saintes dans le tabernacle  
 6. Préfixe novateur – Toujours éternels sur les tombes  
 7. Château de la Belle au Bois dormant – Me trompai  
 8. Divinité mythologique – Plus elle est longue, plus elle est belle pour la robe de la mariée – 9. Désolé – Vin italien  
 10. Nient la nécessité de la grâce – Possessif – 11. Cri de douleur – Plus La Rochelle, écrivain contemporain  
 12. Une des onze mille vierges martyres de Cologne – Coutumes – Conjonction  
 13. Entre deux lisières – Aïda à construire le temple de Salomon – Salutation angélique.

### VERTICALEMENT

A. Saint dacquois en trois mots – B. Chrétienne de très bonne heure en Mésopotamie – Tisse sa toile dans nos jardins  
 C. Préfixe progressiste – Nouvelle Apulie – D. Éphèse en était une ville – Monument d'Athènes (nom grec) où se réunissaient les disciples de Zénon – À la tête des Uhlans  
 E. Par exemple – Oui au sud de la Loire – Saint-Empire Romain Germanique – Kilomètre chinois – F. Colère latine – La nôtre est chrétienne – Son plumage nous tient bien chaud – G. Pape lettré qui chargea saint Jérôme de traduire les Écritures Saintes – Fin d'infinif – H. Prénom berbère – Fleur de balcon – I. 995 – Il y en a de bien belles dans nombre de nos châteaux – J. Capitale de l'optique – Fait feu à l'envers – K. Ancien empereur de Russie – Ville de l'Égypte antique – Abréviation postale – L. Une des cinq parties du monde – D'espérance par exemple.

### Solutions du problème de mars

**Horizontalement :** 1. NAZIANZE-ZN – 2. ALERION-NEYT – 3. ZOSIME-DANS – 4. ARTS-HEROS – 5. RS-KRIM-NE – 6. EPUISEE – 7. THAUMATURGE – 8. HAIULORIRF – 9. TATIANA – 10. GREGORIENS – 11. SDN.

**Verticalement :** A. NAZARETH – B. ALORS-HAAG – C. ZEST-EAI-RE – D. IRIS-PULTE – E. AIM-KUM-AGA – F. NOE-RIALTO – G. ZN-HISTOIRE – H. DEMEURAI – I. NAR-ERINES – J. ZENON-GRAND – K. NYSSE-EF-SN.